

Platon : la philosophie en dialogues

Sylvain DELCOMMINETTE

Sixième conférence : Dialoguer face à la mort : le *Phédon* (2)

Bibliographie :

Les traductions sont issues de Platon, *Phédon*, trad. M. Dixsaut, Paris, GF-Flammarion, 1991, parfois légèrement modifiées.

A) La menace de la misologie

1. *Phédon* 85c-d :

Car à mon avis, Socrate, – et sans doute est-ce aussi le tien –, arriver à une connaissance claire en ce domaine ou bien est impossible en cette vie, ou bien est extrêmement difficile. En revanche, ne pas soumettre à une critique exhaustive ce qui a pu se dire sur le sujet, abandonner avant de s'être vraiment épuisé à examiner le problème sous toutes ses faces, ce serait manquer par trop de consistance et d'énergie. Sur ces questions, il faut en effet réaliser au moins l'une de ces trois possibilités : apprendre ce qu'il en est, le découvrir, ou, si ces deux voies se révèlent également impossibles, choisir en tout cas parmi les discours tenus par les humains ce qui s'y trouve de meilleur et de moins contestable et se laisser porter comme si on s'agrippait à un radeau – en courant le risque de faire ainsi la traversée de la vie, faute de pouvoir se confier avec plus de sécurité et moins de risques à une embarcation plus solide, c'est-à-dire à une parole divine.

2. *Phédon* 88c-d :

– Phédon : Après qu'ils eurent parlé, tous ceux qui les avaient écoutés ressentirent une impression pénible (nous devons nous l'avouer par la suite). Le raisonnement précédent nous avait fortement convaincus ; or il nous semblait qu'on nous avait plongés à nouveau dans le trouble, rejetés dans l'impossibilité d'adhérer non seulement aux raisonnements précédents, mais à tous ceux qu'on pourrait tenir par la suite : comment ne pas avoir d'inquiétude quant à la valeur de notre jugement ou quant à la possibilité même d'arriver à une conviction en cette matière ?

– Echécrate : Par tous les dieux, Phédon, je vous pardonne bien volontiers ! Car maintenant, à t'écouter, il me vient à moi aussi l'envie de me dire : « À quel raisonnement pourrions-nous donc encore nous fier, puisque celui exposé par Socrate, qui était si fortement convaincant, s'est à présent complètement effondré et laisse place à l'incertitude ? »

3. Phédon 88e-89a :

Je peux te dire, Echécrate, que Socrate m'a souvent étonné ; mais jamais je ne l'ai plus admiré qu'à ce moment-là, et j'y étais. Qu'un pareil homme ait eu de quoi répondre, sans doute n'y a-t-il rien là de surprenant. Mais ce qui m'a le plus étonné chez lui, c'est d'abord le plaisir, la bienveillance, l'admiration avec lesquels il accueillit le langage de ces jeunes gens ; ensuite, sa perspicacité ; il comprit fort bien quels effets ces objections avaient produit sur nous ; enfin, la manière dont il sut nous guérir. Nous étions dans une déroute complète, nous étions vaincus ; il nous a rappelés, fait faire demi-tour, pris à sa suite pour qu'avec lui nous reprenions l'examen du raisonnement.

4. Phédon 89c-91a :

– Avant tout, attention à ne pas nous laisser envahir par certain sentiment...

– Lequel ? dis-je

– À ne pas nous mettre à haïr les raisonnements (*misologoi*) comme certains se prennent à haïr les hommes (*misanthropoi*). Car il n'existe pas de plus grand mal, dit-il, que d'être en proie à cette haine des raisonnements. Or toutes deux, misologie et misanthropie, naissent de la même façon. Voici comme s'insinue en nous la misanthropie : on accorde à quelqu'un son entière confiance, sans s'être donné aucun moyen de le connaître ; on le tient pour un homme parfaitement loyal, droit, digne de la confiance qu'on lui porte ; et on ne tarde pas à découvrir qu'il ne vaut rien, qu'on ne peut s'y fier. Et on recommence avec un autre. Quand on a fait plusieurs fois cette expérience, surtout quand on a été victime de ceux qu'on tenait pour ses amis les plus proches, on finit, à force de déceptions, par détester les hommes et par estimer qu'en aucun il n'y a rien de rien qui vaille quelque chose ! Tu as sûrement dû constater que cela se produit de cette façon ?

– Oui, bien sûr, dis-je.

– Mais n'est-ce pas complètement disproportionné ? Car on ne prouve ainsi qu'une seule chose : que, sans avoir la moindre compétence (*tekhnè*) en matière de réalité humaine, on prétendait cependant tirer profit du commerce des hommes. Si on l'avait eue, cette compétence, quand on traitait avec des hommes, on aurait jugé que – comme c'est le cas –, d'extrêmement bons comme d'extrêmement mauvais il y en a très peu, et que la grande majorité se situe entre ces deux extrêmes.

(...)

Pourtant, en cela, il n'y a pas ressemblance entre les raisonnements et les hommes (c'est toi qui m'a entraîné, et je t'ai suivi !). Non, ils se ressemblent seulement sur ce point : lorsqu'on commence sans avoir acquis aucune compétence (*tekhnè*) en la matière, par accorder son entière confiance à un raisonnement et à le tenir pour vrai, on ne tarde pas à juger qu'il est faux : il peut l'être en effet, comme il peut ne pas l'être ; puis on recommence avec un autre, et encore avec un autre. Et, tu le sais bien, ce sont surtout ceux qui passent leur temps à mettre au point des discours contradictoires qui finissent par croire qu'ils sont arrivés au comble de la maîtrise et qu'ils sont les seuls à avoir compris qu'il n'y a rien de rien de sain ni d'assuré en aucune chose, ni en aucun raisonnement non plus ; que tout ce qui existe se trouve tout bonnement emporté dans une sorte d'Euripe, ballotté par des courants contraires, impuissant à se stabiliser pour quelque durée que ce soit, en quoi que ce soit.

– C'est la pure vérité, dis-je.

– Mais ne serait-ce pas vraiment lamentable, Phédon, dit-il, d'éprouver pareil sentiment ? lamentable, alors qu'il existe un raisonnement vrai, solide, dont on peut comprendre qu'il est tel, d'aller ensuite, sous prétexte qu'on en rencontre d'autres qui, tout en restant les mêmes,

peuvent nous donner tantôt l'opinion qu'ils sont vrais et tantôt non, refuser d'en rendre responsable soi-même, ou sa propre incompétence ? de finir, comme on en souffre, par se complaire à rejeter sa propre responsabilité sur les raisonnements ? de passer désormais le reste de sa vie à les détester et à les calomnier, se privant ainsi de la vérité et du savoir concernant ce qui, réellement, existe ?

– Par Zeus, dis-je, oui, ce serait franchement lamentable !

– Il faut donc nous préserver de cela avant tout. Notre âme doit se fermer entièrement au soupçon que, peut-être, les raisonnements n'offrent rien de sain ; elle doit bien plutôt avoir ce soupçon-là : que c'est nous qui ne nous comportons pas encore de façon saine, et qu'il faut employer tout notre courage et toute notre énergie à le faire – toi et les autres en pensant à toute votre vie à venir ; moi, en pensant à la mort même.

B) La réponse à Simmias

5. Phédon 92c-e :

– Alors regarde, laquelle de ces deux propositions (*logoi*) choisis-tu : celle qui dit qu'apprendre c'est se ressouvenir, ou celle qui dit qu'une âme est une harmonie ?

– Je préfère de beaucoup la première, Socrate, répondit-il. Car l'autre m'est venue sans démonstration, je lui trouvais de la vraisemblance, elle me semblait bien convenir à la chose – c'est d'ailleurs à partir de ce genre de considérations que la plupart des hommes se forment une opinion. Mais moi, je sais bien que les raisonnements qui élaborent leurs démonstrations en s'appuyant seulement sur des vraisemblances sont de la poudre aux yeux, et que, si l'on n'est pas sur ses gardes, ils réussissent parfaitement à faire illusion ; c'est vrai en géométrie, mais aussi dans tous les autres domaines. En revanche, le raisonnement concernant la réminiscence et le fait d'apprendre a été formulé en se fondant sur une hypothèse qui mérite d'être reçue. Car on a dit à peu près ceci : notre âme existe avant même d'arriver dans un corps au même titre qu'existe ce mode d'être essentiel dont le nom signifie « ce que c'est ». Cette hypothèse, j'ai eu, j'en suis convaincu, toutes les raisons de l'adopter, et je l'ai fait à bon droit. En conséquence, il m'est impossible, à ce qu'il semble, d'accorder cet énoncé (qu'il vienne de moi ou d'un autre) : l'âme est une harmonie.

C) La réponse à Cébès et la « seconde navigation »

6. Phédon 91d :

Cébès, maintenant : il m'a accordé, me semble-t-il, qu'une âme dure effectivement plus longtemps qu'un corps ; il reste cependant un point que, selon lui, personne ne peut élucider ; il craint que l'âme, après avoir usé, bon nombre de fois, un bon nombre de corps, ne périsse à l'instant même où elle quitte le corps, et que ce soit précisément cela, la mort : une destruction de l'âme, puisque, au demeurant, le corps, lui, est toujours en train de périr, il n'arrête pas !

7. Phédon 99d-101e :

– Eh bien, fit Socrate, après tout cela, j'en arrivai à être lassé de cet examen des choses existantes ; et il me sembla que je devais prendre garde à ne pas subir le même accident que ceux qui observent et examinent une éclipse de soleil : certains corrompent parfois

complètement leurs yeux pour n'avoir pas regardé dans l'eau l'image (*eikôn*) de l'astre qu'ils étudient, ou n'avoir pas utilisé un moyen de ce genre. Et c'est à ce type d'accident que je réfléchissais ; je me pris à craindre que mon âme ne devienne totalement aveugle à force de regarder les choses avec mes yeux et d'essayer de les atteindre par chacun de mes sens. Voici alors ce qu'il me sembla devoir faire : me réfugier du côté des raisonnements (*eis tous logous*), et, à l'intérieur de ces raisonnements, examiner la vérité des êtres. Il se peut d'ailleurs que, dans un sens, ma comparaison ne soit pas ressemblante : car je n'accorde pas du tout que lorsqu'on examine les êtres dans des raisonnements (*en logois*), on les examine plus dans leurs images (*en eikosi*) que lorsqu'on les examine dans des expériences directes (*en logois*). Quoi qu'il en soit, c'est dans cette direction que je pris mon élan. En chaque cas, je pose un raisonnement (*logon*) que je juge avoir une très grande force, et tout ce qui me paraît consonner avec lui, je le pose comme étant vrai, aussi bien s'agissant de la cause que de toutes les autres réalités sans exception ; sinon, je le pose comme n'étant pas vrai. Mais j'ai envie de t'expliquer plus clairement ce que je suis en train de dire : car je crois que, pour le moment, tu ne comprends pas.

– Non, par Zeus, dit Cébès, mais alors pas du tout !

– Et pourtant, dit Socrate, je ne dis rien de nouveau en parlant de cette façon ! Ce langage, jamais je n'ai cessé de le tenir, maintes fois ailleurs, et en particulier au cours du raisonnement précédent. Car j'en arrive à ceci : j'essaie de te montrer l'espèce de cause en vue de laquelle je fais tous ces efforts, et aussitôt voilà que je reviens à ces formules cent fois ressassées et c'est en elles que je trouve mes points de départ ; je commence par poser un beau en soi et par soi, un bon, un grand, et ainsi pour tout le reste. Si tu me les concèdes, ces points de départ, si tu m'accordes qu'ils existent, j'espère à partir d'eux arriver à te faire voir – et à te faire trouver – la cause en raison de laquelle l'âme est une chose immortelle.

– Mais certainement, dit Cébès, je te le concède ; mais toi, dépêche-toi d'entrer dans le vif du sujet !

– Alors, dit-il, examine ce qu'ils entraînent, et vois si tu es d'accord avec moi. Car pour moi, il me semble que si, en dehors du beau en soi, il existe une chose belle, la seule raison pour laquelle cette chose est belle est qu'elle participe à ce beau en soi – et j'en dis autant de tout le reste. Est-ce que tu m'accordes cette sorte de cause ?

– Oui, dit-il.

– En ce cas, repris Socrate, je ne comprends plus du tout les autres, les causes savantes, et je suis incapable de les connaître ; quand on vient me dire que telle chose est belle en raison de sa couleur éclatante, de sa forme, ou de n'importe quoi du même genre, je tourne poliment le dos à tout cela, car dès que j'entre dans ces considérations me voilà tout troublé ! Pour ma part, je refuse de compliquer les choses et de chercher plus loin, et je m'en tiens, avec naïveté sans doute, à ceci : rien d'autre ne rend cette chose belle sinon le beau, qu'il y ait de sa part présence, ou communauté, ou encore qu'il survienne – peu importe par quelles voies et de quelle manière, car je ne suis pas encore en état d'en décider ; mais sur ce point-là, oui : que c'est par le beau que toutes les belles choses deviennent belles. Il me semble que c'est la réponse la plus sûre que je puisse faire, à moi ou à un autre. Et, en m'en tenant à elle, j'estime que je ne risquerai plus jamais de faux pas ; et qu'il y a de la sécurité à répondre, à moi-même comme à n'importe qui d'autre, que c'est par le beau que les belles choses deviennent belles. Tu ne crois pas ?

– Si.

8. *Phédon* 103a-c :

Entendant cela, quelqu'un prit la parole – lequel exactement de ceux qui étaient présents, je ne m'en souviens pas. « Par tous les dieux ! Au cours de vos raisonnements précédents, est-ce que

vous n'êtes pas tombés d'accord juste sur le contraire de ce qui se dit maintenant ? Sur le fait que le plus grand naît du moins grand et le moins grand du plus grand, et, pour le dire carrément, qu'il y a génération des contraires à partir de leurs contraires ? Or on vient de dire, il me semble, que cela ne peut jamais se produire ? » Socrate tourna la tête vers lui, et l'écouta. « C'est brave à toi, dit-il, de nous remettre cela en mémoire ! Pourtant tu ne réfléchis pas qu'il existe une différence entre ce qu'on dit maintenant et ce qui a été dit tout à l'heure. Car à ce moment-là on disait : d'une chose contraire naît une chose contraire ; mais on dit à présent : le contraire, en lui-même, ne peut jamais devenir son propre contraire, qu'il s'agisse du contraire qui est en nous, ou du contraire dans sa nature propre. Car vois-tu, ami, à ce moment-là nous parlions de choses qui possèdent des propriétés contraires et nous les appelions par les noms qui leur venaient de ces contraires ; tandis qu'à présent nous parlons des contraires en eux-mêmes, de ceux qui, présents dans les choses, confèrent leurs noms aux choses que nous dénommons ainsi. C'est d'eux, de ces contraires en soi, que nous affirmons que jamais ils ne consentiront à s'engendrer mutuellement. »

9. *Phédon* 106e-107a :

– Ainsi, quand la mort approche l'homme, c'est vraisemblablement ce qu'il y a de mortel en lui qui meurt, mais ce qu'il y a d'immortel s'éloigne et s'en va, intact et sans corruption, après avoir cédé la place à la mort.

– Oui.

– L'âme est donc plus que tout, Cébès, dit-il chose immortelle et indestructible ; et, réellement, nos âmes à nous existeront dans l'Hadès.

D) L'immortalité de Socrate

10. *Phédon* 115c-d :

– Mais comment devons-nous t'ensevelir ?

– Comme vous voudrez, dit Socrate. À condition du moins que vous réussissiez à m'attraper, et que je ne vous échappe pas ! »

En disant cela, il se mit à rire doucement, et, regardant de notre côté, il ajouta : « Non, je n'arrive pas à persuader Criton, mes amis, que moi, je suis ce Socrate qui dialogue avec vous à cet instant, et qui essaie d'assigner à chacun de ses énoncés la place requise par l'ordre du discours. Il s'imagine que moi, je suis celui qu'il verra dans peu de temps, ce cadavre, et alors il demande comment m'ensevelir, moi.